

TRAIT POUR TRAIT L'architecte Jean-Marc Lalo a reconstruit le cinéma emblématique de Kaboul

Le magicien de l'Ariana

Delphine Minoui

Il débarque à peine de son dernier séjour à Kaboul, essoufflé, la barbe bien fournie, l'estomac légèrement retourné, mais le sourire jusqu'aux oreilles. C'est son quinzième voyage en neuf mois. Le temps de faire renaître le plus grand cinéma de la capitale afghane. Enfoncé dans le fauteuil de son atelier de Belleville, Jean-Marc Lalo, 41 ans, architecte-baroudeur, fait défiler sur son ordinateur les photos du « bébé ». On le voit se dresser dignement au-dessus des embouteillages de la place Pachtounistan. Six lettres latines se détachent de la façade : A-R-I-A-N-A. Un autre cliché, pris de l'intérieur, révèle une enfilade de sièges en velours dont le rouge carmin se marie à la perfection aux boiseries murales aux accents art déco.

Dans le hall, des poèmes mystiques de Omar Khayyam coulent le long des murs. Résultat sans faute pour le premier chantier étranger de Jean-Marc, Niçois d'origine. Les yeux bleus pétillants, ce magicien du bâti-

ment, passionné de soufisme, confie qu'il a attrapé le virus de la bougeotte. L'ancien assistant de Christian de Portzamparc, diplômé de Paris-la Villette, est prêt à repartir pour d'autres villes, d'autres cinémas, d'autres aventures. Cette expérience-là lui a donné des ailes.

Tout débute par un coup de fil de Frédéric Namur, compère architecte, grand spécialiste des cinémas (on lui doit notamment les plans des salles originales des MK2). Repéré pour sa reconstruction d'un cinéma à Sarajevo juste après la guerre, Frédéric a d'abord été contacté par l'association « Un cinéma pour Kaboul », fraîchement créée par Hugues Dewavrin, un passionné d'Afghanistan, un temps proche du commandant Massoud. Objectif : faire revivre le septième art, en reconstruisant une salle de projection. Un vrai symbole dans un pays où les talibans s'étaient transformés en voleurs d'images.

Le projet tourne autour de grosses peintures du cinéma français : Patrice Chéreau, Jacques Perrin, Claude Lelouch. Budget : 1 million d'euros. Sans hésiter, Jean-Marc accepte de

s'associer à Frédéric. Plus tard, Jean-Paul Lemdjedri, de l'ONG Architecture et Développement, les rejoint. La première virée afghane, en novembre 2002, est décapante. « Le cinéma, fermé depuis douze ans, tenait à peine debout, se rappelle Jean-Marc. Tout avait été pillé. Il n'y avait plus rien, plus un câble, plus un fauteuil. Il ne restait qu'une couche de vingt centimètres de gravats. Le cinéma portait des multitudes de blessures. Il avait reçu des tirs de roquettes. Un incendie y avait également provoqué la mort de 300 personnes. Sous les talibans, l'Ariana était devenu un parler d'al-Qaida. Quand on l'a visité pour la première fois, il venait juste d'être déminé, mais on retrouvait encore des douilles vides ».

Et puis, il y a ce grafiti-poème mystérieux rédigé par une main anonyme, découvert sous la poussière d'une des façades : « Eloignez-vous de nous car nos cœurs sont brisés. Nous sommes comme les braises dans le feu ».

Tout de suite, les interrogations se bousculent : « En voyant l'état de destruction

La nouvelle salle est inaugurée ce week-end en présence du ministre de la Culture, Renaud Donnedieu de Vabres, et de Claude Lelouch



Jean-Marc Lalo (à gauche) a pour un pays dans lequel les

dans lequel se trouvait Kaboul, on a commencé à se demander si ce projet de cinéma n'était pas trop parisien, trop décalé



Il renaitre l'Ariana de Kaboul. Un chantier-symbole libans s'étaient transformés en voleurs d'images. (DR.)

Nous étions dans un pays ravagé, fermé et oublié pendant tant d'années. Il y avait d'autres priorités. Il n'y avait

pas que les femmes qui étaient sous la burqa... Tout le pays se trouvait sous une burqa ».

Les souvenirs décrits par les

Afghans viennent pourtant réveiller les espoirs de Jean-Marc. « Quand on a commencé à faire les plans du cinéma, se rappelle-t-il, les curieux sont venus défiler dans les ruines de l'Ariana. Ils portaient tous cette lumière dans leurs yeux, à l'idée de pouvoir un jour revenir voir des films dans ce cinéma – un des six cinémas de Kaboul. On a même rencontré un des anciens projectionnistes qui nous a raconté toute la symbolique de l'Ariana construite dans les années 70. C'était, nous a-t-il dit, la salle de référence, où l'on se rendait pour visionner des films étrangers. A cette époque, le roi Zaher Chah voulait faire de Kaboul une ville moderne de référence. Des défilés étaient organisés à travers la capitale. Quand ils allaient à l'Ariana, les Afghans s'habillaient à l'européenne : ils trouaient le pantalon bouffant contre un costume à l'occidental ».

Le temps de tout mettre en place, le compte à rebours est alors déclenché. Négociation avec les entrepreneurs locaux, constitution d'une équipe d'ouvriers afghans, courses à travers le bazar pour trouver des

tissus. Les fauteuils, récupérés dans deux salles françaises des cinémas Pathé et Gaumont, sont envoyés de France.

A cheval entre Kaboul et Belleville, Jean-Marc Lalo jongle pendant neuf mois entre l'Ariana et ses multiples chantiers français. A Kaboul, il se laisse pousser les poils du menton, circule en taxi jaune, mange en tailleur et se lance dans l'apprentissage du dari. A Paris, il zigzague entre les rendez-vous à bord de son scooter et prend des pots au « Fumoir » pour raconter le choc culturel aux copains. « En arrivant à Kaboul, je m'attendais à voir des guerriers. J'ai, en fait, découvert des poètes. En dépit des souffrances endurées, les Afghans ont ce rire permanent collé au visage. Sur le chantier, dès qu'il y avait un problème, ça se réglait autour d'un thé accompagné de pistaches. Ils m'ont appris la simplicité, la douceur », confie-t-il.

Pas question de s'arrêter là. Il y a quelques semaines, Jean-Marc a déjà eu un nouveau coup de foudre : une ancienne citerne d'eau dans la ville de Hérat, qu'il rêve de transformer en cinéma.